

Entrevue avec Boucar Diouf

par Frédéric Morneau-Guérin

Humoriste et conteur «aux racines africaines et au feuillage québécois», Boucar Diouf est l'une des personnalités publiques les plus appréciées des Québécois. Cet élan d'affection est d'autant plus candide qu'il apparaît sincèrement réciproque. Nul ne saurait ignorer que monsieur Diouf possède une solide formation scientifique tant ses propos sont parsemés de réflexions inspirées de la biologie animale et végétale. Titulaire d'un doctorat en océanographie obtenu en 1998, Boucar Diouf fut autrefois enseignant au département de biologie à l'Université du Québec à Rimouski. Il mène aujourd'hui une carrière multidisciplinaire bien remplie comme artiste de la scène, animateur de radio et de télévision, chroniqueur dans les médias et auteur. Je me suis entretenu avec Boucar Diouf à l'occasion de la parution, le 15 septembre dernier, de *Ce que la vie doit à la mort*, son douzième livre.

Frédéric Morneau-Guérin: Le fréquent recours dans vos récits à des perles de sagesse africaine ancienne vous singularise. Il s'agit en quelque sorte de votre signature unique comme humoriste, conteur et auteur. D'où vient, selon vous, que ces formules imagées, surgies des profondeurs de l'histoire, demeurent aujourd'hui si évocatrices, si pertinentes, si porteuses de sens? Y voyez-vous un signe de ce que l'être humain, s'il change d'habit selon les époques et les cultures, éprouve fondamentalement les mêmes passions et demeure essentiellement préoccupé par les mêmes questions? Croyez-vous à une certaine invariabilité de l'Homme?

Boucar Diouf: Je pense qu'il y a des choses qui restent, oui. Le fait de se faire raconter des histoires avec des images, le fameux Il était une fois, je pense que c'est quelque chose qui touche l'être humain, quel que soit son âge. Ça passe par l'oreille et ça touche le cœur. Les aphorismes, les proverbes, toutes ces perles de sagesse, ce sont des petites histoires. C'est un peu comme Twitter qui nous force à résumer l'histoire, à l'exprimer de façon concise, en quelques mots. Quand on dit aux gens «si l'arbre savait ce que lui réserve la hache, il ne lui aurait pas fourni le manche», c'est comme si tu leur racontais un conte en peu de mots, twitterisé. On touche quelque chose d'invariant chez les humains. Le livre que j'ai écrit qui réalise les meilleures ventes année après année est *Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait...* Ce sont des textes très légers qui se basent sur des proverbes. Ça touche les gens, ça touche les humains depuis toujours.

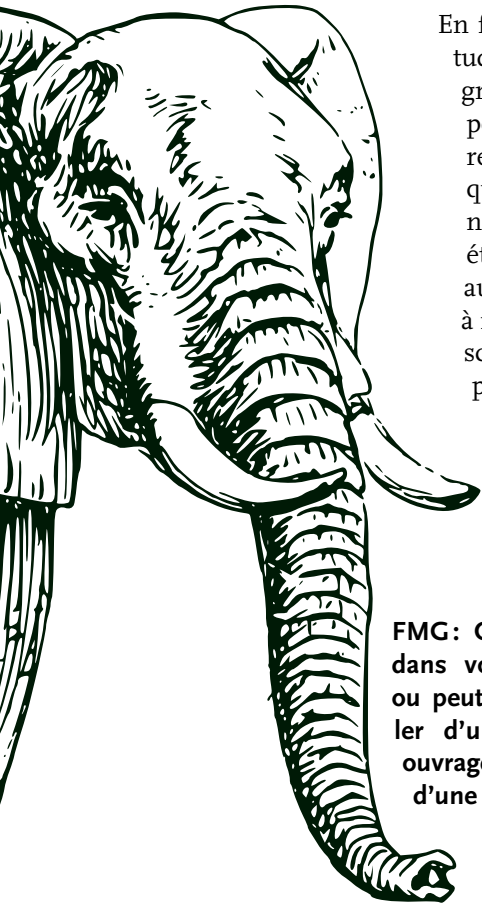
FMG: Vous évoquez à plusieurs reprises dans *Ce que la vie doit à la mort* «la vie des pachydermes à trompe pour parler de la mort» (p. 11). Le parallèle que vous tracez entre l'éléphant et l'humain est d'autant plus suggestif que le plus gros mammifère terrestre semble concerné par la maladie, le vieillissement et la déchéance physique. De plus, il semble avoir en commun avec nous «la conscience de la mort, mais aussi l'anxiété et le choc émotionnel devant le départ d'un être cher» (p. 65). Enfin, il appert que l'éléphant revient régulièrement visiter les lieux où est tombé un membre de la famille. Tout en invitant le lecteur à ne pas céder



BOUCAR DIOUF
CE QUE LA VIE DOIT À LA MORT : QUAND LA MARIARCHE DE FAMILLE TIRE SA RÉVÉRENCE
Montréal, Éditions La Presse, 2022, 152 pages

aux sirènes de la projection anthropomorphique, vous soutenez du même souffle que «supposer qu'un animal est inapte à faire telle chose en tenant compte de nos seuls critères humains porte sa part de biais d'interprétation» (p. 80) et que le fait «de vouloir expliquer ce que peuvent ou ne peuvent pas sentir les éléphants en érigeant le cerveau humain comme la référence absolue» (p. 79) relève d'une grande prétention. Selon vous, où convient-il de tracer la ligne de partage entre d'une part ce qui relève d'une vision exagérément lyrique du monde animal et d'autre part ce qui témoigne d'une saine ouverture à la possibilité que certaines espèces soient plus développées sur le plan psycho-socio-affectif que ce que l'on veut bien admettre d'emblée?

BD: Je pense que la ligne c'est l'humilité, le fait de savoir que ce qu'on sait des animaux n'est pas la référence absolue. Je pense que l'histoire nous a démontré qu'il faut rester humble sur ces sujets-là parce qu'il y a beaucoup de choses qu'on pensait exclusives à l'espèce humaine il y a de ça 40 ans et pour lesquelles on s'est rendu compte que c'est une fausseté absolue. Utiliser des outils: les chimpanzés font ça. Avoir une culture, avoir une médecine, avoir un sens esthétique: les chimpanzés ont ça. Toutes ces fausses croyances ont été balayées par la science avec le temps. C'est pour ce genre de raison que je pense qu'il faut rester humble. Verser des deux bords, comme je l'ai écrit, peut être dangereux. Dire que ce qu'on pense, ce qu'on vit, n'est pas hors de la portée des éléphants me semble tout aussi dangereux que de dire que les éléphants ont une conscience absolue de la mort. Je pense qu'il est préférable de demeurer dans la zone grise entre ces deux extrêmes. Mais quand on regarde comment les éléphants se comportent face à la mort, je suis de ceux qui pensent qu'ils ont une certaine conscience de la mort et que, à cet égard, ils ne doivent pas être les seuls animaux. On verra... l'histoire nous dira si c'est vrai ou si c'est faux. Mais je pense définitivement que la ligne, c'est l'humilité. L'humilité et le fait de résister à la tentation d'ériger l'humain comme référence absolue.



En fin de compte, s'il y a une certitude absolue, c'est qu'on ne sait pas grand-chose! Et même ce qu'on pense savoir n'est pas nécessairement la vérité. La preuve étant qu'il y a plusieurs choses qu'on nous a enseigné lorsque j'étais étudiant en biologie dont on sait aujourd'hui que ce n'est pas tout à fait exact. C'est comme ça que la science avance: les vérités d'hier peuvent être remises en question, ou corrigées, ou complètement remplacées demain. L'humilité fait donc partie de la posture recommandable en science.

FMG: On a l'impression de discerner dans vos écrits un thème récurrent, ou peut-être serait-il plus juste de parler d'une sensibilité commune. Vos ouvrages semblent en effet empreints d'une forme d'émerveillement devant les mystères insondables de l'existence et de la vie; d'une sorte d'humble reconnaissance de l'infinie complexité du monde; et d'une acceptation de

l'existence de limites inhérentes à la capacité humaine de percer les secrets du monde. Dans quelle mesure cette impression traduit-elle fidèlement votre état d'esprit? Aurait-on tort de voir dans vos écrits l'expression d'un désir de verticalité, d'une soif de transcendance?

BD: Cette impression traduit de façon absolument fidèle mon état d'esprit. J'étais un enfant très lunatique. J'ai découvert la biologie très jeune et j'ai toujours été émerveillé par ce qui se passe dans la biosphère; par la beauté, en premier lieu, et ensuite par tous les liens qui unissent ce gigantesque, cet extraordinaire, tableau qui a été figolé depuis plus de 3,5 milliards d'années. Je pense que c'est en grande partie là que se situe ma spiritualité. Ça m'impressionne, par exemple, de voir la coévolution entre les abeilles et les plantes à fleurs... c'est quelque chose qui m'émeut profondément. Je pose un regard sur le monde qui n'est pas seulement mathématique, scientifique, froid. Il y a quelque chose de très émotif... La biologie, ça m'habite, c'est toute ma vie. Si j'exprime cet émerveillement dans mes livres, c'est que c'est inscrit profondément en moi. J'ai envie de dire aux gens: «regardez comment c'est beau!» Je ne découvre rien. Je prends des choses qui ont été dites et redites par d'autres personnes et je me dis «Moi, ça me touche. Comment puis-je le dire aux gens pour que ça touche également leur cœur?» C'est surtout ça, la démarche dans ce que j'écris.

FMG: Vous empruntez à votre grand-père (authentique ou magnifique) une analogie pour caractériser la famille. Celle-ci serait «comme un baobab qui plonge profondément ses racines dans la terre où reposent les ancêtres; un arbre dont le tronc symbolise les vieillards et où chacune des branches prépare dans ses bourgeons naissants la prochaine génération qui continuera à perpétuer les traditions. Quand la sève arrête de circuler des racines aux bourgeons, et inversement, un baobab est condamné à mourir. Ceux qui sont morts sont les racines de nos arbres généalogiques, et il faut garder une connexion intime avec ce monde caché pour faire circuler la sève nourricière qui irrigue les vivants» (p. 59-60). D'aucuns pourraient voir, à tort ou à raison, dans cet extrait, mais

aussi ailleurs dans votre ouvrage une certaine communauté de pensée avec Edmund Burke, le père du conservatisme libéral, qui affirma dans une citation célèbre que la société est «un partenariat non seulement entre ceux qui sont vivants, mais entre ceux qui sont vivants, ceux qui sont morts et ceux qui sont encore à naître» (Réflexions sur la Révolution de France, 1790). Comment vous positionnez-vous par rapport à cette description de la société? Quelles réflexions vous inspire-t-elle?

BD: Je pense que c'est une image qui est universelle. Je suis convaincu que si on posait la question aux Inuits ou encore aux Innus, ils auraient eux aussi des images qui ressemblent à ça. Après tout, les cimetières sont au centre de la vie des humains depuis aussi longtemps qu'on enterre nos morts. J'ai raconté dans mon livre la fois où je suis allé visiter le cimetière de la ville de Gagnon avec Marc Poulin qui est né là-bas. La ville a fermé définitivement, pendant la crise du fer, dans les années 1980. Quand on est retourné ensemble à Gagnon, ce qui l'a le plus marqué ce sont les cimetières. Il a été ému de voir que son ancien entraîneur de hockey, à l'époque où il était jeune, est enterré là-bas. Aujourd'hui, il n'y a plus personne qui habite à Gagnon. Mais les gens continuent à venir visiter le cimetière pour voir les gens qui y sont enterrés et qui sont les seuls à être restés là. J'y vois dans l'analogie du baobab et dans la seconde citation une vision de la continuité de la vie qui est à la fois sociologiquement fondée. Cette vision est aussi biologiquement fondée parce que nous portons des gènes qui se promènent dans la biosphère depuis tellement de temps! Si nous sommes ici, c'est que nos ancêtres ont eu la chance de se reproduire. Nous transportons un pool génétique qui origine de la nuit des temps. Ce que nous sommes aujourd'hui, nous le devons à plein d'organismes qui ont disparu. Sociologiquement parlant, ce lien entre les morts et les vivants est une constante chez les humains. Toutes les religions sont basées sur cette idée. La mort nous terrorise et il faut trouver un sens à cette condamnation de l'espèce humaine. On la voit arriver, la grande faucheuse, mais on ne peut pas l'éviter. Je pense donc que c'est un peu une façon pour nous de canaliser notre anxiété face à notre destinée.

FMG: Vous faites mention dans votre plus récent livre de même que dans un précédent ouvrage (Pour l'amour de ma mère, Éditions La Presse, 2019) des yeux tristes de votre mère. On comprend, à vous lire, que la matriarche qui était au centre de votre grande famille était une âme généreuse et aimante qui a traversé la vie en étant habitée d'une certaine mélancolie. Or, on pourrait arguer que votre plume témoigne elle aussi d'une tristesse diffuse qui semble absente ou nettement moins perceptible dans vos monologues. L'écriture serait-elle pour vous un exutoire aux visées cathartiques?

BD: Absolument! J'ai hérité de cette tristesse de ma maman. Je le sais et ma blonde me le dit souvent. Ça fait partie de ma vie... Pour moi, les deux – ce que je fais comme auteur et ce que je fais comme humoriste – sont reliés. L'humour, ça vient de quelque part. Ça vient d'un besoin de corriger quelque chose, de se donner quelque chose qu'on n'a pas, de dévier d'une certaine façon – en faisant rire les gens – une lumière qu'on n'a pas sur nous et qu'on cherche. Ça n'en a peut-être pas l'air, mais je suis quelqu'un d'anxieux dans la vie. Je pense que, ça aussi, les gens le sentent quand ils lisent ce que j'écris. Je décris ma mère, mais ma mère est une projection orthogonale de ce que je suis. L'environnement peut affecter l'expression des gènes chez les humains. Ma mère était une orpheline de naissance. Ma grand-mère est morte en accouchant de maman et sa vie a été très *tough*. Ça, on l'a toujours vu dans ses yeux. Comme j'ai

séjourné dans son ventre, peut-être que, de façon épigénétique, ma mère a laissé ses traces en moi.

FMG : Selon un proverbe ancien, disiez-vous dans *Pour l'amour de ma mère*, on ne devient véritablement adulte que lorsqu'on a perdu sa mère. Permettez-moi de vous souhaiter, à vous qui êtes récemment entré dans l'âge adulte selon cette acception, de trouver tout le réconfort nécessaire à la poursuite dans la sérénité du grand pèlerinage qu'est la vie.

